

EN PHRASES AVEC CELINE



LE RETOUR

De COPENHAGUE à MENTON

Le 20 avril 1951 : Au Tribunal militaire, présidé par Jean Raynard, conseiller à la Cour d'appel de Paris, et composé de deux juges et de six militaires, le capitaine Mercier, Commissaire du Gouvernement, déclare être favorable à la demande d'amnistie, exécutant en cela les instructions du colonel Camadau. Le tribunal déclare Louis Destouches amnistié.

Le 26, le Ministère public n'ayant pas formé de pourvoi, Tixier-Vignancour annonce aux journaux l'amnistie de Céline.



J.-L. Tixier-Vignancour



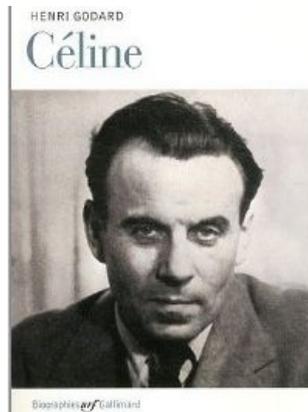
Aéroport de Copenhague

Le dimanche 1er juillet : Mikkelsen, Mme Georges Sales, Mme Antoine Ribière, épouse du représentant de Michelin à Copenhague, accompagnent les Destouches à l'aéroport de Copenhague. Céline prend l'avion pour la première fois de sa vie. Direction : Nice puis Menton.

Le 4 : Le *Korsor Avis*, publie *in extenso* la lettre de remerciement de Céline aux habitants de Korsor :

" Au moment où nous allons quitter, ma femme et moi, la jolie ville de Korsor, je vous prie de croire que ce n'est pas sans tristesse que nous nous éloignons de ces lieux où nous avons reçu le plus aimable, le plus humain, le plus délicat des accueils [...] Nous penserons toujours à Korsor avec plaisir ".





Henri Godard, *Céline*

Ce retour en France attendu comme le salut se présente le moment venu dans de très mauvaises conditions. La consultation médicale concernant Lucette pouvant finalement attendre le mois de septembre, les Destouches ont donc pris l'avion directement pour Nice, et de là gagnent Menton. Ils doivent y être logés au palais Bellevue, quartier du Garavan, dans l'immeuble où la mère et le beau-père de Lucette possèdent plusieurs appartements. Céline n'a fait la connaissance des Pirazzoli qu'à l'occasion de leur court séjour à Klarskovgaard en septembre 1948. Il les a trouvés " bien gentils " et, dans les années précédentes, ils ont été " très très utiles " (*Lettre à Marie Canavaglia, 18 septembre 1948*), en mettant un de ces logements sur la Côte d'Azur à la disposition de Danois auxquels les Destouches voulaient rendre service. Mais, en dépit des démonstrations d'amitié, à l'approche de l'arrivée du couple, les perspectives s'assombrissent : " *Nous sommes très malvenus à Menton. Pendant 7 ans que de suppliques ! Revenez ! ah ! on ne peut plus attendre ! Et puis à présent qu'on revient toutes les raisons pour ne pas nous recevoir. " (Ibid. lettre du 27 juin 1951).*

Ils se sont pourtant mis d'accord à l'avance. Le couple sera hébergé au cinquième étage et aura à sa disposition un studio au rez-de-chaussée pour le travail, danse et écriture (Céline a demandé une ligne de téléphone pour relier les deux " *de façon à ce que jamais, pas une minute, nous ne soyons séparés. C'est une habitude absolue que vous comprendrez facilement. " (Lettre inédite à Ercole Pirazzoli, 6 juin 1951).* Pour éviter que son arrivée ne soit signalée par des indicateurs de police, il a prévu de rendre lui-même visite au commissariat de police de Menton et au préfet à Nice.

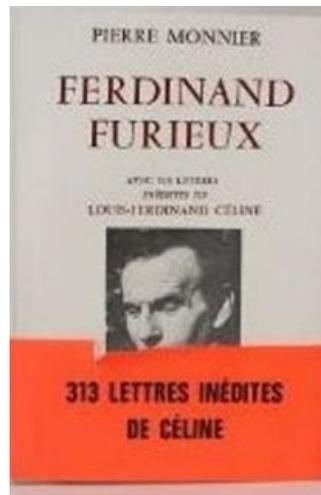
Le 1er juillet au soir, le couple débarque avec la " ménagerie " annoncée : " 1. Bessy la chienne. 2. le très vieux Bébert (coupé). 3. une petite chatte d'un an, Tomine. 4. un petit chat (charmant), coupé, très doux, d'un an, Flûte. " (*Ibid.*) Dix jours plus tard, rien ne va plus : la chaleur est insupportable (Céline rêve de Bretagne et de mer), la cohabitation au cinquième est impossible : " *Toute une famille de raviolis sur les os ! " Il recommande à Paraz qui est tout près, à Vence, de ne pas téléphoner : " Ça fait des drames - L'immonde comédie continue. Le réfugié pue. " (Lettre du 10 juillet 1951 à Albert Paraz).*

Bientôt, Ercole Pirazzoli ne sera plus que " Couscous ", sa femme que " Tirelire ", " *une sous putain belge. Car cela est belge par la lourdeur, la sensualité, l'hérédité. Quant à lui Macaroni, c'est même pas à en parler ! " (Lettre à Albert Paraz du 5 février 1952).*

Un seul mot pour qualifier leur hospitalité, comme six ans auparavant, à Copenhague, celle des Johansen : " thénardière ", du nom du couple qui, dans *Les Misérables*, exploite éhontément l'innocente Cosette. Bien après la fin brusquée du séjour, les injures continueront, à froid. Il ne fait pas bon donner l'hospitalité à un homme comme Céline, quand il est encore plus écorché vif que d'habitude.

Les Destouches avaient un billet d'avion pour Paris début septembre, afin de permettre à Lucette de consulter le docteur Tailhefer. Mais le séjour à Menton est devenu si insupportable qu'ils prennent l'avion Nice-Paris le 23 juillet. Ils allaient cette fois être reçus chez Pascaline et Paul Marteau, couple de grands bourgeois de parfaite éducation, admirateurs de l'écrivain qui plus est, dont la maison spacieuse se situait à Neuilly en bordure du bois de Boulogne. Paul Marteau faisait tout pour faciliter le séjour de Céline et y attachait assez d'importance pour enregistrer les faits et gestes de l'écrivain dans un journal. (*Henri Godard, Céline, Biographies, Gallimard, 2011, p.480*).

RACONTÉ PAR UN DES PROTAGONISTES



"[...] Deux jours plus tard, je prends l'avion (la première fois de ma vie, aux frais de Gallimard) pour Nice, avec en poche le bon contrat où toutes les exigences de Céline sont satisfaites.

Menton. Le ménage Céline logeait chez les parents de Lucette, dans une grande et belle maison à Bellevue, sur la hauteur, avec une vue panoramique de la côte. Mais quelle chaleur ! Il était dit que je n'irais voir mes amis Destouches que pour crever de froid ou de chaud !

La première nuit, je me suis levé en rage pour aller m'accouder à la fenêtre. Dans le silence je guettais les feuilles des arbres dont l'immobilité était absolue. Je ne discernais d'autre souffle que celui de ma respiration... "*Ah vous parlez d'une Afrique... !*", m'avait écrit Céline.

Je suis resté quatre jours à Menton. Ferdinand souffrait de la chaleur, il se plaignait de maux de tête et vomissait alors même qu'il ne mangeait presque rien... Lucette semblait indifférente à la température, sa condition physique était toujours aussi bonne, elle plongeait dans la Méditerranée avec le même plaisir que dans les eaux glaciales de la Baltique.

Malgré la température on fit quelques courses au centre de Menton. Pendant que nous faisons nos achats, Ferdinand demeurait de longues minutes, appuyé sur sa canne, au coin d'une rue, refusant d'aller s'asseoir à une terrasse de café... "*J'ai l'habitude d'attendre...*" Et il attendait. Avec patience. Immobile...

A la maison, le climat familial n'était pas moins chaud que l'autre... Il y avait de constantes et sonores disputes entre Ferdinand et sa belle-mère... Tandis que Lucette essayait de limiter les affrontements et que le beau-père Pirazzoli s'esquiva ("*Il va sur le balcon promener un regard nostalgique sur les bureaux de la douane italienne*", disait Ferdinand), la maison retentissait de cris et de menaces. Ferdinand fit même état d'une tentative d'assassinat sur sa personne, ce qui était peut-être un peu exagéré... Je n'y étais pas... Mais on m'en a parlé.

J'allais partir avec le contrat signé quand Ferdinand me demanda de l'attendre. Il voulait rentrer à Paris avec moi. Je retardai mon départ de trois jours...

A Paris, ils étaient assurés de trouver un logement dès leur arrivée, chez Paul Marteau. Le quartier de l'affaire "Grimaud" devait leur prêter un appartement dans son hôtel à Neuilly, le long du bois de Boulogne...



Nice aéroport, années 60



Canne et houppe

Les préparatifs de départ n'ont pas manqué de pittoresque... Il y avait au moins vingt bagages, valises et paquets divers, sans compter les paniers pour les animaux. Bébert, entouré de ses trois compagnons, trônait sur un fauteuil en grognant de temps en temps pour manifester sa réprobation des facéties auxquelles les petits chats se laissaient entraîner.

La chose la plus difficile avec Ferdinand était de passer inaperçu, non qu'il eut une attitude agitée ou qu'il parlât fort... Au contraire, il était tout naturellement courtois, silencieux, discret... Mais son aspect attirait les regards, sa canne, sa mise, sa houppe, et cette invraisemblable sacoche d'encaisseur

d'autobus dont il ne se défaisait jamais et qui selon lui le faisait ressembler à Philéas Fogg.

A l'aéroport, on dut attendre deux heures... Tous les quarts d'heure, il m'interrogeait... *" Vous êtes sûr de l'heure ?... " - " Bien sûr, vous venez d'entendre l'annonce faite par le haut-parleur " - " Oui, bon... "* Je m'approchais d'un employé de l'aéroport et me faisait confirmer l'heure... Et quand je disais à Ferdinand que le renseignement venait d'un responsable... *" Oui, évidemment, je sais bien que c'est un garçon sérieux... Mais attention... Prudence... "*

Comme il arrivait souvent, un coup d'œil rigolard accompagnait ses paroles comme pour dire : *" Vous voyez qu'on s'amuse bien ? "*

Un peu plus tard, installé dans l'avion, Ferdinand regarde à travers le hublot et aperçoit sur l'aile une plaque de métal rapportée... *" Oh la la... c'est au-delà du pire... C'est du " Mort à crédit "... "* Et tandis que les moteurs se mettent en route, il commence à me raconter une histoire dont je n'entends rien et qu'il égrène tout en riant... Au bout de quelques instants, le fou-rire gagne tous les voisins, Ferdinand continue à parler de façon inintelligible et c'est bientôt l'hilarité générale. Personne ne saura jamais ce qu'il a voulu me raconter, peut-être pas même lui, mais tout le monde est ravi.

A l'arrivée au Bourget, là encore il attire tous les regards, surtout lorsque la théorie des bagages s'annonce, accompagnée de la ménagerie... De petits groupes se forment autour de nous, les gens nous regardent... Mais personne ne prononce le nom de Céline, personne ne le reconnaît. J'entends un stew qui demande à une hôtesse : *" Qui est ce type-là ?... Je n'en sais rien... Il est rigolo... "* Rigolo, c'est vrai, rigolo... Si elle savait à quel point...

Lucette et Ferdinand ont été emmenés par Mme et M. Marteau dans une belle et grande voiture avec chauffeur... Rien à voir avec l'univers de *" Mort à crédit " . "*

ET AUSSI PAR LUCETTE

" Il était presque onze heures du soir quand leur avion se posa à Nice, le 1er juillet. Une chaleur lourde les accueillit, épaisse, humide, que la nuit ne parviendrait pas à dissiper. Un taxi les conduisit à Menton. Fatigués, étourdis, Louis et Lucette n'aspiraient qu'à se reposer. Hélas ! Les Pirazzoli les attendaient en grande pompe, au rez-de-chaussée du vaste immeuble Bellevue qu'ils occupaient, sur les collines à l'est de la ville, dans le quartier de Garavan, qui dominait la mer et le golfe jusqu'à la frontière italienne.

« Des grandes tables avaient été disposées dans le hall, raconte Lucette, avec des couverts, des cristaux. Des invités, des journalistes nous attendaient. Le champagne avait été mis à rafraîchir. Ma mère était ivre, mon beau-père silencieux et resplendissant, portant toutes ses décorations italiennes d'avant-guerre. Louis a demandé tout de suite: " Où est ma chambre? " Il s'y est enfermé et a refusé de voir qui que ce soit. Tout le monde est parti, furieux. Louis n'avait même pas pris un verre d'eau. La réception, c'était une idée de ma mère. J'ai été catastrophée. J'ai tout de suite compris que cela ne pourrait pas durer longtemps. »

De fait, leur séjour à Menton prévu pour l'été (Louis pensait initialement regagner Paris début septembre, sa correspondance en fait foi) fut écourté à moins de quatre semaines. Rien ne trouva grâce aux yeux de Céline. Ni sa belle-mère trop possessive, trop maladroite et exaltée. Ni la chaleur caniculaire qui s'abattit sur la Côte d'Azur en ce mois de juillet 1951. Ni le cadre trop léché de cet appartement à fanfreluches où il avait le sentiment d'être enfermé.

Ercole Pirazzoli avait autrefois exercé une fonction importante dans l'administration des douanes italiennes. Puis il s'était fixé en France. A la mort de sa première épouse (qui était du reste une cousine germaine de la mère de Lucette), il avait liquidé tous ses biens, en particulier une usine en banlieue parisienne, à Sannois, qui avait appartenu à sa femme, dont il avait été longtemps directeur et dont il venait d'hériter. Avec sa deuxième femme, il dilapidait maintenant son capital, sans souci du lendemain. Il jouait (autrement dit il perdait) au casino. Moins que la mère de Lucette toutefois.

Pirazzoli était un homme secret, taciturne. Il gardait ses distances. Il ne harcelait pas Céline. Il restait à la fenêtre de son salon à Menton. *« Il va sur le balcon promener un regard nostalgique sur les bureaux de la douane italienne »*, disait Céline à Pierre Monnier.

« Il y avait une telle différence de température entre le Nord et le Midi, en juillet, explique encore Lucette. C'était affreux pour Louis qui ne supportait pas la chaleur. Ses migraines ont empiré. Il voulait travailler, il s'enfermait dans sa chambre, il ne pouvait pas. On allait parfois se promener jusqu'au centre de Menton qui avait encore des allures de gros village. Un jour, à la terrasse d'un café, nous avons commandé des glaces avec je ne sais quelle cochonnerie dessus. Louis a eu un empoisonnement terrible. Il vomissait. Il ne pouvait plus rien digérer. Parfois, il m'accompagnait quand j'allais me baigner au pied des rochers, en contrebas de l'immeuble. Jamais il n'a pris un seul bain. Il revenait dans sa chambre et se mettait à travailler ou à essayer de travailler, sans vouloir rencontrer personne, ni ma mère, ni mon beau-père. Il refusait tout. L'hostilité déclarée. »



Du cinquième étage



Café mentonnais

Ses années de prison et d'exil l'avaient vieilli, usé, rendu plus solitaire encore, plus souffrant, plus maugréant, plus asocial que jamais. Il ne voulait plus avoir aucun contact avec le monde. Il ne rendit même pas visite à Albert Paraz qui vivait à Vence, non loin de là, et à qui il écrivait le 19 juillet : *«Je suis malade, Lucette est malade — pas au pour, hélas ! au réel — Donc pas question de voir personne de parler à personne. Le premier gniaf qui m'adresse la parole je saute au quart le signaler et je fous le camp à l'autre bout du territoire. Voilà ma pensée. L'horreur physique et morale de tout contact humain sauf pour des raisons médicales ou chirurgicales. Peut-être dingue ? C'est possible. Mais on a le droit pas ? Je fais de mal à personne. Je me sens trappiste. Lucette aussi — Quant au livre je voudrais bien n'avoir jamais à le publier ! ah là là quelle abominable corvée ! Si la médecine pouvait me permettre d'exister, dans quelles profondes chiottes je l'engloutirais la Féerie1 ! »*

Comment, à Menton, Céline n'aurait-il pas été exaspéré par la maladresse de sa belle-mère qui s'était mis en tête de vendre à un avocat le manuscrit de *Féerie* que lui aurait offert son gendre en échange de la jouissance, pour une durée indéterminée, de l'appartement de Menton ?

« Ce type de marché lui était insupportable. Il a dit à ma mère : "Je ne veux rien, je veux foutre le camp." Elle avait sa chambre à l'autre bout du couloir. Elle m'appelait souvent, elle voulait me parler, ce qui est bien compréhensible, elle ne m'avait pas vue depuis si longtemps. Mais Louis me disait : "Non, je te défends d'aller la retrouver !" Il poussait des hurlements pour que je revienne... Je faisais la navette entre eux. Cinq minutes chez l'un, cinq minutes chez l'autre... Il fallait connaître Louis. Il ne pouvait partager une amitié. Je ne pouvais pas être en même temps avec lui et avec ma mère. Il ne l'imaginait pas. Ma mère aurait été la femme la plus charmante du monde, cela n'aurait rien changé. En plus, elle n'arrêtait pas de tempêter. Elle se promenait avec un revolver, accusant Louis de vouloir me séparer d'elle. Elle voulait le tuer, simplement. Du moins elle le disait. »

Le 23 juillet, ils quittèrent tous Menton. Quel déménagement encore une fois ! Les animaux dans leurs paniers, les valises, leur incroyable barda, le tout chargé dans un taxi vers l'aéroport de Nice. Et là-bas, deux heures d'attente. Céline inquiet, fébrile, faisant les cent pas, guettant les annonces inaudibles du haut-parleur, avec toujours son extravagante dégain, ses cheveux en bataille, sa canne, ses vêtements défraîchis, sa sacoche d'encaisseur d'autobus où il conservait son argent, les billets d'avion et ses papiers d'identité...

Au Bourget, un taxi se chargea des bagages : les trois sacs de matelot, la valise aux manuscrits, les autres malles, les paniers à chats... Lucette monta dans la Packard des Marteau avec Pascaline. Louis, les chats et Marteau dans une Simca. Les Marteau avaient mis à la disposition des Destouches, dans leur hôtel particulier du 66 bis, boulevard Maurice Barres, un petit appartement au deuxième étage, avec une grande chambre, salon et salle de bains. "

(Wiki Poèmes, Meudon, ou la fin du Voyage, De Menton à Meudon).

www.celineenphrases.fr
mouls_michel@orange.fr

Cet e-mail a été envoyé à {{ contact.EMAIL }}
Vous avez reçu cet email car vous vous êtes inscrit sur CELINE EN PHRASES.

[Se désinscrire](#)

